



ONZIÈME ASSEMBLÉE DE LA FLM
MATÉRIEL D'ÉTUDE

Sixième jour

Le pain de vie



Fédération luthérienne mondiale
– Une communion d'Églises



Le matériel d'étude de la Onzième Assemblée de la FLM prend en compte l'accent régional de la vie culturelle de la réunion. Chacune des six brochures comprend une contribution d'une région de la FLM sur des "questions soumises à notre réflexion" (p. 7), un cantique (p. 8), un article spécial (p. 10) en rapport avec le thème de l'Assemblée "Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien", et une information sur certains aliments de base de la région (p. 16).

Cette brochure est dédiée à la région d'Amérique du Nord.

Éditions parallèles en anglais, allemand et espagnol :

LWF Eleventh Assembly, Study materials
- Day Six: The Bread of Life

Elfte LWB-Vollversammlung, Studienmaterialien
- Tag Sechs: Brot des Lebens

Undécima Asamblea de la FLM, Material de Estudio
- Sexto Día: El Pan de Vida

Publié par

La Fédération luthérienne mondiale
– Une Communion d'Églises
Bureau des Services de communication
150, route de Ferney
C.P. 2100
CH-1211 Genève 2, Suisse
www.lutheranworld.org

Préparation pour la publication, traduction, révision, couverture, maquette, recherche photographique:

Bureau des Services de communication de la FLM en collaboration avec Joëlle Gouël, Michel Hourst et Françoise Nagy.

Textes

Étude biblique, méditation et groupes villages (pp. 3-6, 9 et 11-15): Erwin Buck (Église évangélique luthérienne au Canada).
Questions (p. 7): membres de la région d'Amérique du Nord du Comité de planification de l'Assemblée Paul Johnson (Église évangélique luthérienne au Canada) et Abigail Zang Hoffman (Église évangélique luthérienne d'Amérique).
Article (p. 10): Trina Gallop (Église évangélique luthérienne au Canada).
Information sur les aliments de base (p. 16): Miriam Reidy Prost.

Illustrations de couverture

© Donald Mason
(Fond) via Morquefile.com

Conception du logo

Agence Leonhardt & Kern (Allemagne)

Droit d'utilisation

Église évangélique luthérienne du Wurtemberg (ELKW) et FLM

Distribution :

assembly@lutheranworld.org

Imprimé en Suisse par SRO-Kundig sur papier certifié FSC



© Donald Mason

Étude numéro six : Le pain de vie

Le pain de vie : la question

Notre semaine de rencontres sous le signe de la quatrième demande arrive tout naturellement à son stade décisif alors que nous abordons le thème du sixième jour de l'Assemblée : le *pain de vie*. Jusqu'à présent, à la suite de Luther, nous avons considéré le « pain » mentionné dans la quatrième demande comme une figure de style se rapportant à « tout ce qui est nécessaire à l'entretien du corps et de la vie » (La foi des Églises luthériennes, Éd. du Cerf/Labor et Fides, Textes édités par André Birmelé et Marc Lienhard, Le Petit Catéchisme de Luther, p. 309. Pour le texte anglais original : LC, 73, Kolb-Wengert, p. 450) – et jusqu'à « des saisons favorables, la paix, la santé, l'ordre, l'honneur » (Ibid. Pour le texte anglais original : SC, 14, Kolb-Wengert, p. 357) et d'autres choses encore.

Mais qu'est-ce donc que le *pain de vie* ? Est-ce que tout ce qui est en rapport avec la vie humaine n'est pas déjà couvert par le « pain » mentionné

dans la quatrième demande ? L'expression *pain de vie* joue un rôle important dans l'Évangile selon Jean. Au chapitre 6 de cet Évangile, Jésus est déçu de constater que les gens qu'il a nourris la veille veulent le faire roi parce que, comme il le leur dit : « Vous avez mangé des pains à satiété ». Jésus voudrait qu'ils viennent à lui pour « la nourriture qui demeure en vie éternelle » (Jn 6, 26-27) – ce qui, manifestement, n'est pas le cas des « pains » qu'il leur a donnés la veille.

Les personnes qui mangent régulièrement à satiété et qui ne sont jamais à court des bonnes choses de la vie confessent parfois qu'elles ressentent un « vide ». Elles disent qu'elles ont « faim » de quelque chose de plus, « soif » de quelque chose qu'elles ne comprennent pas complètement, qu'elles « aspirent » à... – elles ne savent pas quoi. Serait-ce peut-être un besoin que le *pain de vie* est destiné à satisfaire ? Dans ce cas, qu'est *véritablement* ce *pain de vie* ? Dans

Jean 6, c'est précisément la question à laquelle les gens sont confrontés : à quoi les gens aspirent-ils qui ne leur est pas donné par les « pains » ? À mesure que, dans cet Évangile, Jésus parle aux gens, ceux-ci arrivent progressivement à mieux comprendre ce qui est en jeu.

En voici déjà un premier exemple : dans le quatrième Évangile, plusieurs mots clés ont un double sens. Par exemple, il existe un mot grec qui peut signifier à la fois « d'en haut » et « à nouveau ». C'est sur ce double sens que bute Nicodème (3,3). Jésus dit à Nicodème qu'il faut renaître dans le Saint Esprit (d'en haut), mais Nicodème comprend qu'il doit renaître (naître à nouveau). C'est précisément ce genre d'ambiguïté qu'exploite si bien l'auteur du quatrième Évangile pour approfondir la différence entre la naissance et la renaissance, entre l'eau et l'eau vive, entre le *pain* et le *pain de vie*.

Le malentendu créé par les mots à double sens donne à Jésus l'occasion d'explicitier plus encore ce qu'il veut dire, et de le faire de plusieurs manières différentes. Dans ce récit, les gens commencent à comprendre, mais ils ne parviennent jamais à distinguer vraiment le point essentiel du mystère. Ils n'arrivent à saisir ce dont il s'agit que dans la mesure où Jésus le leur révèle – et quand il le fait. C'est alors, enfin, qu'ils atteignent le point où ils peuvent confesser leur foi (ou s'en aller, selon les cas). Pour bien saisir l'ambiguïté de cette question, nous allons étudier deux passages (les chapitres 4 et 6) du quatrième Évangile.

L'eau vive (Jean 4,1-42)

Alors qu'il se dirige vers la Galilée, Jésus s'arrête au puits de Jacob à Sychar, en Samarie (Jean 4,3-6). Ses disciples sont allés acheter à manger (4,8) lorsqu'une femme de la ville vient chercher de l'eau au puits. Jésus entame une conversation avec elle en lui demandant à boire. La femme manifeste son étonnement : qu'un Juif demande l'assistance d'une Samaritaine est tout à fait extraordinaire. Jésus éveille la curiosité de cette femme en faisant une allusion curieuse : « Si tu connaissais... » (4,10). L'étranger avec qui elle discute prétend pouvoir lui donner à elle de l'eau à boire – et pas simplement de l'eau ordinaire : il peut lui donner de l'eau *vive*. Normalement, de « l'eau vive » signifie de l'eau qui *bouge*, de l'eau *courante* – comme celle d'une source ou d'une fontaine ; et comme le puits de Jacob est la seule source d'eau fiable de cette région, la Samaritaine croit que ce que Jésus lui dit est une sorte de plaisanterie. Pour qui se prend-il ? Creusé par Jacob, ce puits profond de 30 mètres assure à lui

seul, depuis des siècles, l'approvisionnement en eau de la ville. Et que va-t-il faire, lui ? Faire jaillir une source dans ce désert semi-aride ? Ce bonhomme n'a même pas un seau pour tirer l'eau qui est déjà là ! Ridicule !

Sa réaction à la prétention de Jésus montre qu'elle a l'esprit vif ; intelligente, elle ne se laisse pas abuser ; c'est le genre de personne avec qui on peut avoir une discussion animée et sérieuse.

Jésus semble avoir lu dans ses pensées : il continue à jouer avec les mots. Il dit quelque chose comme ceci : « Oui, c'est précisément mon intention : faire jaillir une source (comme un geyser) dans la personne qui boit l'eau vive, de sorte que non seulement elle-même n'aura plus jamais soif, mais qu'en plus elle deviendra une source pour désaltérer les autres. » La Samaritaine sent bien que Jésus peut lui donner quelque chose qu'elle désire profondément, elle semble croire que Jésus est vraiment capable de faire ce qu'il a dit, mais elle ne sait pas très bien à quoi tout cela va la mener. Elle veut de cette eau, et elle la demande, même si elle ne sait pas encore ce que tout cela signifie. L'idée de ne plus jamais devoir faire des kilomètres pour aller chercher de l'eau l'intéresse vivement. La discussion a déjà beaucoup progressé. Jésus décide d'élargir le cercle des gens à qui il s'adresse : « Va, appelle ton mari » (4,16).

Là, manifestement, Jésus a touché un point sensible. Il apparaît que Jésus connaît tout de sa vie. Sans doute se sent-elle vulnérable. Dans la vie, il y a toujours des choses dont on ne veut pas parler avec quiconque, et surtout pas avec un étranger. Elle essaie de détourner la conversation : parlons de l'endroit où il convient d'adorer (4,19-20). Quoique Juif, Jésus ne jette pas le discrédit sur la tradition samaritaine ; en fait, il souligne que *les deux* traditions sont inadéquates. Cette réponse semble satisfaire la femme et la confirmer dans son idée. Bien sûr, affirme-t-elle, certaines des questions qu'elle pose devront attendre la venue du Messie (4,25). Tu as dit le Messie ? Jésus interrompt le cours de ses pensées : « εγω ειμι (*ego eimi*) – Je [le] suis », dit-il.

Dans cet Évangile, c'est la première fois que Jésus prononce ces mots ; mais nous les entendrons à nouveau – fréquemment. Chaque fois, ils marquent un tournant dans l'Évangile, un point où on découvre Jésus face à face. Ces mots rappellent ce que Dieu a ordonné à Moïse de dire à Pharaon : « Je suis qui je suis, 'JE SUIS' m'a envoyé vers vous. » Les mots « Je suis » deviennent le nom qui convient en propre à Jésus – une allusion au nom divin de Dieu ?

À ce point crucial du récit (4,26), l'arrivée des disciples met fin à la conversation. Aban-

donnant sa cruche sur place, la Samaritaine s'en va, pressée de raconter aux habitant(e)s de la ville ce qui lui est arrivé. « Ne serait-il pas le Christ ? » demande-t-elle pleine d'espoir. Pour elle, c'est une énorme découverte, et il lui a fallu du temps pour y parvenir. On voit progressivement s'accroître le respect qu'elle porte à Jésus : au début, elle lui dit « tu » (4,9) ; bientôt, elle l'appelle « Seigneur » (4,11 ; 15 ; 19a) ; puis, rapidement, elle le qualifie de « prophète » (4,19b). Elle commence déjà à se demander si Jésus ne pourrait pas être le Messie. À la fin du récit, elle et les autres habitant(e)s de la ville, influencé(e)s par son témoignage, sont d'accord : Jésus est le « Sauveur du monde » (4,42). Le simple témoignage de la femme a produit beaucoup de fruits. Grâce à elle, beaucoup de Samaritain(e)s ont été amené(e)s à la foi en le Sauveur du monde (4,39-42). Son histoire montre bien comment, petit à petit, la rencontre avec Jésus mène à la foi et à la mission.

Elle ne sait toujours pas ce que signifie l'expression « eau vive », mais elle a rencontré quelqu'un qui la prend au sérieux, qui l'accepte dans tout ce qu'elle est, qui l'honore en la traitant en égale et qui l'accueille sans la juger. Elle a trouvé quelqu'un à qui elle n'a rien besoin de cacher, quelqu'un qui l'accueille en sa compagnie et qui affirme sa dignité. Après tout, peut-être sait-elle *quand même* ce que c'est que « l'eau vive ».

Le pain de vie (Jean 6,1-71)

Jésus nourrit cinq mille personnes (6,1-15)

On constate de nombreuses similitudes entre le sixième et le quatrième chapitre de Jean. La structure générale de ces deux passages est presque identique. Au début du chapitre 6, Jésus nourrit une grande foule, mais, à la différence des autres Évangiles, le récit de ce miracle n'est pas isolé du reste. Chez Jean, il met en place le décor pour ce qui va suivre, comme c'est le cas au chapitre 4 où il est question de l'eau. Le point essentiel de ce chapitre n'est pas la multiplication des pains, mais le dialogue qui suit. À la conclusion de ce récit, les gens font une observation très pertinente : ils voient un rapport entre la nourriture donnée par Jésus et la manne que Dieu a envoyée au temps de l'Exode, et ils en concluent que Jésus doit être le second Moïse, le prophète (comme Moïse) qui est attendu à l'âge messianique (6,14). Ils sont sur la bonne voie, mais ils ont encore un bon bout de chemin à faire (cf. 6,52-59). Pour eux, le prophète de la fin des temps doit avoir des aspirations politiques,

c'est pourquoi ils veulent le faire roi. Mais Jésus s'y refuse. Il s'enfuit (6,15).

Le pain de vie (6,22-59)

Le lendemain matin, la foule qui a voulu le proclamer roi rattrape Jésus de l'autre côté du lac. Lui n'est pas tellement ravi de la voir. Il sait que ces gens sont venus avec une seule idée en tête : qu'on leur donne encore de cette « nourriture périssable » (6,27). Bien entendu, Jésus leur en donne – il l'a déjà fait la veille et il le fera encore et encore ; mais il a quelque chose de plus précieux pour eux, et il serait regrettable qu'ils en soient privés. Jésus le leur explique : il a à offrir une nourriture qui « demeure en vie éternelle », une nourriture qui entretient la vie dans sa perfection la plus complète, comme c'est le dessein de Dieu depuis l'origine (6,27).

Malheureusement, cela ne semble pas les intéresser : ils l'appellent « Rabbi » (6,25) – une formule de politesse tout à fait ordinaire. Le meilleur sujet de conversation qu'ils trouvent se réduit à cette question : « Quand es-tu arrivé ici ? » (6,25). Pourtant, la situation n'est pas désespérée. Puisque Jésus a dit qu'il fallait travailler pour se nourrir (6,27), ils lui demandent ce qu'ils doivent faire pour « travailler aux œuvres de Dieu » (6,28). Ils veulent effectivement *faire* quelque chose, *accomplir* quelque chose pour Dieu. Mais lorsque Jésus leur donne une réponse à la simplicité trompeuse : « Croyez en celui qu'il a envoyé », ils veulent d'abord voir des « signes », sans se rendre compte qu'ils en sont déjà entourés, de ses « signes » à lui ! Tout le quatrième Évangile est un *livre* de « signes » !

Une fois encore, ils mentionnent Moïse qui, selon eux, « leur a donné à manger un pain qui vient du ciel » (6,31), citant le psaume 78,24 (cf. Ps 105,40). Jésus refuse leur interprétation de ce texte biblique, et cela pour deux raisons : premièrement, ce n'est pas Moïse mais Dieu qui a fourni la manne, et deuxièmement, c'est une erreur de croire que la manne est préférable au « pain de vie ». Désormais, la question se fait de plus en plus pressante : qu'est-ce *vraiment* que ce « pain de vie » ?

Enfin (6,34), ils en viennent à demander ce que Jésus leur avait offert : « Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là » (en 4,15, la Samaritaine exprimait un désir identique : « Seigneur, donne-moi cette eau »). C'est alors que Jésus se révèle aussi pleinement que possible : « εγω ειμι (*ego eimi*) – Je suis [le pain de vie] », dit-il. Le secret est enfin révélé ! Le « pain de vie » est une personne ! Une personne qui veut nourrir toute la personne, comme le pain ! Commenceraient-ils enfin à comprendre ?



© Vlasta Juricek

Eh bien ... pas tous, loin de là. Ils insistent pour discuter de questions qui les perturbent : comment Jésus peut-il dire qu'il est descendu du ciel, alors que tout le monde sait bien qu'il est né sur cette terre, où son père et sa mère sont bien connus (6,41) ? Comment peut-il donner sa chair à manger (6,52) ? En fin de compte, même certains de ses disciples ne savent plus trop que penser ; beaucoup commencent à se poser des questions : « Cette parole est rude ! disent-ils. Qui peut l'écouter ? » (6,60). Certains mêmes se détournent de lui (6,66). Mais Jésus ne répond à aucune de ces questions futiles. Il se contente de répéter ce qu'ils devraient tous désormais savoir : il est le pain de vie (p.ex. 6,48), le pain qui descend du ciel (6,41). Des affirmations de ce genre ne sont pas des choses qu'on puisse discuter : ce sont des dons qu'il faut recevoir et croire. Simon Pierre parle pour les disciples fidèles : « Tu as des paroles de vie éternelle » (6,68).

Celui qui s'appelle le « pain de vie » nous offre la relation la plus intime possible. Pour qualifier comme il se doit cette relation, il faut recourir au langage affectueux de l'hospitalité et de l'amour, recourir à des expressions et images telles que « demeurer en moi et moi en lui » (6,56), rester en, vivre dans, manger et boire, consommer de tout son être. C'est cette intimité avec Dieu qui distingue la race humaine de toutes les autres créatures vivantes. Et ainsi, nous en revenons à notre point de départ : Dieu a créé les êtres humains à l'image et à la ressemblance de Dieu, comme des êtres dont l'identité sera en Christ, qui est un avec celui qui l'a envoyé.

Cette intimité n'est nulle part mieux réalisée que dans l'eucharistie, où le pain de vie se donne lui-même d'une manière si spéciale : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang

a la vie éternelle » (6,54), assure-t-il à celles et ceux qui croient en lui. Dans cet acte de manger et de boire, Jésus s'offre lui-même sous une forme tangible, en pénétrant dans l'être même de celles et ceux qui le mangent et le boivent : il devient un avec eux, tout comme eux deviennent un avec lui. C'est cette conscience qui permet aux êtres humains vivant dans des conditions apparemment insupportables de persévérer sans perdre l'espérance, la confiance, le respect de soi ou la dignité. Dans l'eucharistie, ils assument leur identité propre comme nulle part ailleurs. Ici, ils découvrent qu'ils ne sont pas – qu'ils ne sont jamais – seuls.

On a souvent fait remarquer que le quatrième Évangile ne contient pas le récit de la Sainte Cène, ni les paroles de l'institution de l'eucharistie qui en forment une partie si importante. À la place, cet Évangile nous offre un récit très émouvant : Jésus lave les pieds de ses disciples (Jn 13,1-20). Après cela, Jésus leur explique ce qu'il a fait : il leur a laissé un exemple. Ils doivent devenir les serviteurs les uns des autres comme lui, leur maître, est devenu leur serviteur. Est-ce là un commentaire sur l'importance de l'eucharistie ? Dans cette Sainte Communion, Jésus a fait du groupe de ses disciples fidèles une communauté axée sur le service mutuel. Le pain de vie donne des forces à tous ceux et celles qui le mangent, dans une vie dont le moteur est l'édification mutuelle.

La nuit où Jésus marcha sur la mer (6,16-21)

Au chapitre 6, une fois que Jésus s'est dérobé à la vue de la foule, il se produit un petit épisode qu'on peut considérer comme une synthèse de tout le chapitre, sinon même de tout l'Évangile de Jean.

Après une longue journée passée à s'occuper de la foule, les disciples sont seuls dans un bateau, au large, dans de profondes ténèbres, tandis qu'un vent violent rend la mer houleuse. Au milieu de la nuit, ils arrivent tout juste à distinguer la silhouette de Jésus qui s'approche d'eux, marchant sur la mer. Ils sont terrifiés.

C'est alors qu'ils entendent ces mots familiers : « C'est moi, n'ayez pas peur ! » Alors la peur cède le pas à la paix – ce genre de paix que le monde ne peut pas donner. Et aussitôt, ils se retrouvent sur la terre ferme.

« Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps. »

(Mt 28,20b)

De la région d'Amérique du Nord

Questions soumises à notre réflexion

Le pain de vie : la question

Depuis trop longtemps, la vie des Américain(e)s du Nord en général – étant admis que beaucoup n'en profitent pas – se fonde sur l'excès de choses matérielles, sur le trop de tout. Nous, Nord-Américain(e)s, avons accepté ce mensonge : la vie en abondance, ce n'est pas seulement l'abondance de choses matérielles mais l'excès de choses matérielles. Nous constituons 5% de la population du globe et nous consommons 25% des ressources du monde. Lorsque le peuple d'Israël accumulait de la manne en excès, celle-ci pourrissait (Ex 16,13-21).

Comment perpétuons-nous le mensonge selon lequel la vie en abondance, c'est la prospérité et l'excédent des biens matériels, quel qu'en soit le coût pour notre prochain ? Nous qui avons suffisamment de pain, et plus que suffisamment, comment changer de comportement : au lieu de vouloir toujours plus de « pain », avoir une profonde faim du pain de vie ? Comment le fait d'être nourris du pain de vie se répercute-t-il sur ce que nous faisons pour le pain quotidien – pas seulement le nôtre mais aussi celui de notre prochain ? Qu'est-ce qui est véritablement suffisant pour qu'il y ait la vie en abondance ?

L'eau vive (Jn 4,1-26)

Il est maintenant admis que l'eau propre, potable, est un don miraculeux en soi et de soi, mais certaines personnes y voient aussi un produit commercial qu'il s'agit de vendre, plutôt que d'un droit pour toutes et tous. Cette eau est en train de devenir un facteur important de nombreux conflits armés dans le monde entier. Avec les changements climatiques, cette ressource autrefois abondante devient rare et inaccessible pour celles et ceux qui en dépendent.

Comment l'eau vive qui nous est offerte par Christ nous aide-t-elle à résoudre les problèmes toujours plus graves de l'accès à de l'eau propre et potable ?

En tant que disciples, nous sommes appelé(e)s à être des sources de cette eau vive, pour apporter les dons de Dieu à celles et ceux qui en ont soif (Jn 4,14).

Comment pouvons-nous – en tant qu'individus, en tant qu'Églises, en tant que Communion et en tant que Corps du Christ dans le monde – vivre ensemble notre vocation à être des sources d'eau vive ?

L'eau occupe une place centrale dans notre rite d'entrée dans la famille chrétienne : le Saint Baptême.

Comment le fait d'être lavé(e)s dans les eaux vivifiantes du baptême révèle-t-il clairement notre soif humaine et notre inéluctable besoin d'être renouvelé(e)s par Dieu, en même temps qu'il nous donne la force et la volonté de susciter ce renouveau ?

Le pain de vie (Jn 6, 1-71)

« On est ce que l'on mange », dit-on couramment en Amérique du Nord, et cela nous rappelle que notre santé physique dépend de la qualité de la nourriture que nous donnons à notre corps. « Prêchez l'Évangile en tout temps et utilisez des mots quand cela est nécessaire. » Dans cette phrase souvent citée, saint François nous rappelle que ce que nous faisons communique fortement ce que nous croyons. Des signes physiques et tangibles – par exemple notre nourriture et notre comportement – peuvent indiquer très clairement où nous plaçons véritablement notre confiance. Les messages insistants qui ont fini par déboucher sur la super-récession au niveau mondial nous ont amené(e)s à croire à tort que « plus, c'est mieux » – consommer plus,

acheter plus, vendre plus, prendre plus, garder plus, manger plus. Quand va-t-on dire : « C'est assez » ? Reconnaissons que, comme les premiers disciples, nous sommes parfois lent(e)s à comprendre, Jésus est très clair : « C'est moi qui suis (εγω ειμι *ego eimi*) le pain de vie » (Jean 6, 35).

Nous qui avons trop de pain quotidien, comment pouvons-nous paraître satisfait(e)s alors que nos sœurs et frères dans la Communion, les créatures bien-aimées de Dieu, créées à l'image de Dieu, n'en ont pas ? Que pouvons-nous apprendre les un(e)s des autres à propos de ce qui est suffisant ? Quelles sont les pratiques qui, dans notre vie et dans nos communautés, nous aident à demeurer dans le pain de vie ? Quelles sont les pratiques qui nous en empêchent ? Comment le fait de recevoir le pain de vie, le Seigneur Jésus lui-même, notre seul hôte à la table de la Sainte Communion, nous aide-t-il à affronter ces questions ?

La nuit où Jésus marcha sur la mer (Jn 6,16-21)

Les ténèbres sont profondes, le vent souffle en tempête, la houle est forte, l'avenir est incertain – et pourtant Jésus, présence de Dieu parmi nous et dans le monde, est avec nous : « C'est moi » (εγω ειμι *ego eimi*), dit-il. *Emmanuel*, Dieu est avec nous. Nous sommes toutes et tous – nous les enfants bien-aimés de Dieu – littéralement sur le même bateau, quelles que soient nos différences et divergences, parce que c'est lui, l'Unique, qui demeure en nous et avec nous.

Le fait que Dieu est avec nous : qu'est-ce que cela change pour votre vie ? Pour la communauté dans laquelle vous vivez ? Pour le monde ? Pour la Communion ?

Des États-Unis

Cantique

Pèlerin, toi l'assoiffé

Anglais : Delores Dufner, OSB, b. 1939
Français : Joëlle Gouel

BEACH SPRING, *The Sacred Harp*, Philadelphia, 1844
arr. *Selected Hymns*, 1985

1. Pè - le - rin, toi, l'as - soif - fé, viens te dé - sal - té - rer au puits.
2. Voy - a - geur, toi qui t'é - pui - ses, viens chez moi te re - po - ser
3. Ô toi! char - gé de ta pei - ne, dé - po - se - là ton far - deau.
4. Toi, le pas - sant qui t'ar - rè - tes, re - prends souf - fle main - te - nant.
5. Toi, sans a - bri, sans for - tu - ne, je de - meu - re ton a - mi.
6. Toi, l'or - phe - lin, l'a - ban - don - né, sans toit pour te pro - té - ger.

Con - nais - tu, toi, cet - te sour - ce qui ja - mais ne se ta - rit?
A ma ta - ble, bois cette eau vive et man - ger à sa - tié - té.
Au - jour - d'hui cher - che ma fa - ce, je te don - ne le re - pos.
Re - çois ma di - vi - ne grâ - ce, je t'ap - pel - le par ton nom.
Ce que j'ai, je te le don - ne tout en - tier, sans com - pro - mis.
Viens! Re - çois ce que je t'of - fre, dans mon coeur, viens ha - bi - ter.

Jé - sus, ô frai - che fon - tai - ne, don - ne - nous l'eau de ton puits.

De ta grâce en nous of - fer - te, Jé - sus, joie, en nous tu vis!

Titre original : *Come to Me, All Pilgrims Thirsty*

Texte © 1992, 1996 Sisters of St. Benedict, 104 Chapel Lane, St. Joseph, MN 56374

Arr. © 1985, Augsburg Fortress

Reproduit avec la permission du titulaire des droits d'auteur



© Jonathan Ellgen

Méditation

«Moins de titres – plus de linges» (Jean 13,1-5)

Tel était le titre provocateur d'une retraite. Ce n'est certainement pas là une bonne recette pour celles et ceux qui veulent en imposer. Au contraire, c'est une subversion totale du monde conceptuel de la hiérarchie sociale. Ne semble-t-il pas étrange qu'un groupe composé de personnes très diverses ait choisi un tel slogan pour faire une retraite ?

Les participant(e)s n'utilisaient que leur prénom, sans indication ni de leur titre, ni de leur fonction. Rien ne permettait de savoir si quelqu'un occupait un poste élevé dans la hiérarchie ou avait atteint un degré supérieur de compétence et de succès. Et pourtant, plusieurs avaient certainement ces deux qualifications.

À cette retraite, rien de tout cela ne comptait. Les gens se rencontraient en tant que personnes. Nul ne mentionnait l'âge des gens, la couleur de leur peau, leur profession ou leur statut économique. Rien de tout cela n'importait.

Tout le monde était au même niveau. Manifestement, toutes et tous voulaient suivre l'exemple de Jésus : briser les barrières qui divisent et partager la passion qui unit.

C'était sans doute ce que Jésus voulait lorsqu'il prit un bassin et un linge pour laisser aux disciples un exemple de ce que l'eucharistie peut signifier et faire.

Prière

Dieu de miséricorde
Rends-nous maîtres de nous-mêmes
Afin de devenir serviteurs des autres.

Délivre-nous de nous-mêmes afin d'accepter le service des autres avec dignité et grâce.

Canada : Un ministère au centre-ville d'Edmonton

Gail (ce n'est pas son vrai nom) vit dans le quartier pauvre du centre-ville d'Edmonton, capitale de la province de l'Alberta, riche en pétrole, dans l'ouest du Canada. Gail souffre de troubles mentaux et vit dans un environnement protégé.

Lorsqu'elle a dû aller à un rendez-vous à propos de son logement, elle s'est inquiétée et s'est adressée au pasteur Rick Chapman, du Ministère pastoral du centre-ville (ICPM).

« Elle est venue me voir un dimanche après le culte, raconte Rick Chapman, et elle m'a dit qu'elle devait se présenter devant la Commission du logement. Elle semblait tellement inquiète que je lui ai proposé de l'accompagner. »

En étant présent et, parfois, en faisant une prière avant ces réunions, le pasteur anglican est en mesure de « faire un bout de chemin avec celles et ceux qui sont dans le besoin » et qui sont confronté(e)s à des situations pénibles et souvent difficiles. « Ce sont des gens qui, sinon, risqueraient d'être exclus du système, dit-il. Ils sont incapables de se protéger contre nos lois. Alors je les accompagne. » Avec le soutien du pasteur Chapman, Gail a réussi à régler la situation de son logement.

partenariat entre les Églises luthérienne, anglicane, unie et catholique romaine, propose un service religieux le dimanche matin, qui est suivi par un copieux déjeuner offert à plus de 300 personnes. Venu(e)s de plus d'une centaine d'églises paroissiales d'Edmonton, des bénévoles servent ce solide repas à beaucoup de gens qui, sans cela, devraient s'en passer.

Rick Chapman, l'un des trois membres de l'équipe pastorale de l'ICPM, supervise ce programme ; il assume ainsi une fonction qui était précédemment exercée par des pasteur(e)s de l'Église évangélique luthérienne au Canada (ELCIC). Dans le cadre de ses efforts concertés pour renforcer son assistance aux communautés dans le besoin, l'ELCIC encourage des relations de partenariat au sein de la Communion luthérienne et dans le cadre œcuménique.

L'ICPM dessert des personnes qui, dans cette communauté, vivent dans une très grande pauvreté. Plus de la moitié des familles qui habitent dans les quartiers couverts par ce programme vivent au-dessous du seuil de pauvreté.

Mais on connaît moins le ministère exercé le reste de la semaine. « C'est un ministère de présence », explique Rick Chapman.

Non seulement le programme ICPM s'efforce de servir celles et ceux qui font l'effort de passer la porte pour chercher un refuge et quitter la rue, mais aussi il distribue, littéralement et spirituellement, le pain quotidien aux membres de cette communauté en offrant des contacts humains, de la compassion, de la sollicitude et un soutien au nom du Christ.

Le pasteur Chapman explique qu'il s'agit d'« établir des relations avec des gens ». Il les accompagne lorsque d'autres, peut-être, ont baissé les bras ou les ont déçus. Il prend en charge des personnes qui, sans cela, risqueraient d'être oubliées ou exclues par le système.

Si ce ministère a obtenu de nombreux résultats positifs, l'équipe pastorale préfère considérer son travail du point de vue des relations que ses membres ont réussi à établir, car c'est le véritable sens de ce « ministère de présence ».

Ce sont les contacts humains, la confiance spirituelle et l'affirmation qui naît de ces contacts qui sont les véritables résultats positifs de ce travail, avant le fait d'« arracher les gens à la rue » ou de les « libérer de leurs dépendances ».



Plus de la moitié des familles des quartiers couverts par le programme ICPM vivent au-dessous du seuil de pauvreté. © Bri Vos

Depuis 1978, l'ICPM – programme inter-dénominationnel d'assistance – offre une nourriture spirituelle et matérielle aux personnes dans le besoin dans le centre-ville d'Edmonton. Le programme ICPM, qui fonctionne en

Thème du jour

Le pain de vie

Aujourd'hui, nos réflexions tournent autour de Jésus, le « pain de vie » qui nourrit et soutient les croyant(e)s dans une relation très intime avec lui-même et avec Dieu. Nous allons nous pencher sur des réalités parfois déroutantes, parfois exaltantes ; aussi, rappelons-nous les un(e)s aux autres que, créatures faites à l'image de Dieu, nous sommes réconcilié(e)s avec Dieu par Jésus, nourri(e)s par sa sainte communion et rendu(e)s capables, par son exemple, de nous mettre mutuellement au service les un(e)s des autres. Écoutons ces paroles qui nous rassurent : « C'est moi, n'ayez pas peur ! »

Groupe village 1 : Bonne terre – eau pure

La vie en abondance : la proclamation

Le point

➤ Réfléchissons quelques minutes sur ce que nous avons entendu et vu ce matin. Qu'est-ce qui, pour vous, mérite particulièrement de retenir notre attention ?

La proclamation (prédication) : une bonne nouvelle

« Comme ils sont les bienvenus, au sommet des montagnes, les pas du messager qui nous met à l'écoute de la paix, qui porte un message de bonté, qui nous met à l'écoute du salut... » (Es 52,7). Le message de Dieu est une bonne nouvelle : il apporte la libération : « Il m'a envoyé porter joyeux message aux humiliés, panser ceux qui ont le cœur brisé, proclamer aux captifs l'évasion, aux prisonniers l'éblouissement, [...] reconforter tous les endeuillés » (Es 61,1b ; 3b). La bonne nouvelle est un message de promesse, de guérison et de grâce. Voilà le message que Jésus a proclamé, déclarant que telle était sa mission propre (Lc 4,18-19). Entre ses mains, la bonne nouvelle (*évangile* signifie *bonne nouvelle*) apaise toute faim, y compris la faim du pain de vie. En tant qu'il est le message de « la croix du Christ » (1 Co 1,17) et la « puissance de Dieu » (Rm 1,16), l'Évangile remet en question le *statu quo* et appelle à sa transformation (Rm 12,1-2). L'Évangile offre la vie en plénitude.

➤ Parlez de cela : Comment la prédication, en tant que bonne nouvelle, traite-t-elle de la réalité des difficultés quotidiennes sans donner l'impression qu'elle ne les prend pas au sérieux ?

La bonne nouvelle : une célébration d'action de grâces

Les paroles par lesquelles Jésus introduit l'oraison dominicale en Matthieu : « Votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous le lui demandiez » (6,8b) ont donné à Luther la clé permettant de l'interpréter : Dieu donne ce qui est nécessaire sans même qu'on le lui demande. La prière n'est pas tant une *demande* de pain qu'une *réception reconnaissante* du pain donné : « Dans cette prière, nous demandons qu'il nous donne un cœur reconnaissant afin que nous recevions notre pain quotidien *avec actions de grâces* » (La foi des Églises luthériennes, Éd. du Cerf/Labor et Fides, Textes édités par André Birmelé et Marc Lienhard, Le Petit Catéchisme de Luther, p. 309. Pour le texte anglais original : SC, 13, Kolb-Wengert, p. 357). Les personnes qui prient rendent grâce à Dieu pour ce qu'il a déjà fait, ce qu'il fait maintenant et ce qu'il promet de continuer à faire. La proclamation peut déboucher sur la jubilation, la danse et le chant de louange à Dieu. Dieu a entendu les cris de son peuple, de sorte que celui-ci peut désormais « chanter un chant du Seigneur en terre étrangère » (Ps 137,4).

➤ Parlez de cela : Comment éviter que le culte, en tant que célébration, ne tourne au divertissement populaire ? – Ou doit-on vraiment s'en soucier ?

La célébration d'action de grâces : un acte de sollicitude

Saint François d'Assise a dit : « Prêchez l'Évangile en tout temps et utilisez des mots quand cela est nécessaire. » S'il y a quelque chose de vrai dans les histoires qu'on raconte à propos de saint François, alors les animaux comprenaient sa « prédication » non verbale. Ce qu'il faisait parlait plus fort que ne l'auraient jamais pu des mots. Son message était un message d'amour, de sollicitude et de guérison. Les animaux venaient lui montrer leurs blessures pour lui demander, muettement, qu'il les touche et les guérisse.

Une bonne prédication s'exprime sous la forme d'une action de sollicitude, d'empathie, d'accompagnement et de défense des droits. La FLM s'efforce de parler au travers de l'action, même là où la proclamation verbale de l'Évangile est interdite (comme c'est le

cas dans certains pays musulmans, où règne la peur du prosélytisme). Une bonne prédication s'exprime dans une sollicitude passionnée pour le bien-être de la personne tout entière. Manifestement, prêcher sans agir en même temps, c'est prêcher « à bon marché », alors que des actions bien intentionnées qui ne s'accompagnent pas d'un témoignage de foi ne se distinguent guère de l'humanitarisme laïque. Quoi qu'il en soit, ce serait une perversion de l'Évangile que d'utiliser les dons de Dieu comme une sorte de pot-de-vin pour encourager les gens à se convertir.

- Parlez de cela : Comment l'Église devrait-elle combiner de manière constructive, dans sa proclamation, la parole et le service ?

Les actes de sollicitude : une vocation

Tous les disciples du Christ, hommes et femmes, sont appelé(e)s à témoigner de la grâce de Dieu et de la puissance de l'Esprit Saint, et à le faire non seulement en paroles, mais aussi en actes – chacun(e) à la mesure des dons qui lui ont été impartis par l'Esprit Saint. La tradition luthérienne appelle cela « le sacerdoce de tous les croyants ». La proclamation de la bonne nouvelle est la vocation baptismale de chaque chrétien(ne).

- Parlez de cela : Comment proclamez-vous la bonne nouvelle dans la vie quotidienne ? À l'employé(e) chargé(e) du « service des réclamations » ? À vos concurrent(e)s dans le domaine sportif ou commercial ? À la personne de votre famille qui n'a pas entendu parler de Jésus ?

Groupe village 2 : **Semelles**

Éducation et formation

Le point

- Réfléchissons quelques minutes sur ce que nous avons entendu et vu ce matin. Qu'est-ce qui, pour

vous, mérite particulièrement de retenir notre attention ?

Le pouvoir de l'éducation

La santé d'un pays est dans une large mesure fonction du niveau d'éducation de ses habitants. La qualité de vie des gens ayant fait des études est en général meilleure, même si des qualifications plus élevées n'assurent pas automatiquement des revenus nettement plus importants ou une plus grande autosuffisance économique. L'argent n'est pas la mesure de toute chose. Cela dit, l'éducation apporte à l'individu de réels avantages, qui sont transmis aux générations suivantes.

- Parlez de cela : Citez quelques bienfaits de l'instruction qui vous paraissent importants.

L'éducation est un droit

Dans son rapport de 2007, le rapporteur spécial des Nations Unies sur le droit à l'éducation souligne que, étant un droit humain, l'éducation devrait être gratuitement offerte à toutes et à tous, indépendamment des conditions juridiques dans lesquelles les intéressé(e)s résident dans le pays. Cela est particulièrement souhaitable lorsque (comme en Allemagne) les statistiques indiquent que « dans 20 ou 30 ans, plus d'un tiers des enfants d'âge scolaire [en Allemagne] seront d'origine immigrée. » Plusieurs pays ont porté à 18 ans l'âge de la fin de la scolarité obligatoire alors que, dans d'autres, jusqu'à 40% des enfants d'âge scolaire ne vont même pas à l'école primaire.

- Parlez de cela : Quelles ont été les mesures prises, dans le milieu où vous vivez, pour faire en sorte que tous les enfants aient la possibilité d'aller à l'école et que la scolarisation soit obligatoire jusqu'à un âge déterminé ?

Infrastructure de l'éducation

La qualité de l'éducation est fonction de plusieurs facteurs ; il faut disposer notamment de systèmes d'enseignement bien gérés, d'enseignant(e)s engagé(e)s, bien formé(e)s, motivé(e)s et suffisamment rémunéré(e)s, d'un nombre suffisant d'écoles bien équipées, etc.

Selon l'Association pour le développement de l'éducation en Afrique (ADEA), la principale cause de la mauvaise qualité de l'enseignement est la corruption. *Transparency International* fait état d'importants détournements de fonds et de mauvaise gestion des ressources, ce qui fait que, « dès leur plus jeune âge, les élèves voient l'intérêt de la corruption et l'acceptent comme une norme tant pour eux/elles que pour la société. »

- Parlez de cela : Que peuvent faire des communautés petites et pauvres pour que leurs enfants puissent recevoir une éducation dans des locaux appropriés, avec des matériels scolaires suffisants et des enseignant(e)s bien formé(e)s et motivé(e)s ?

Une éducation fondée sur l'égalité entre les genres

Dans de nombreuses parties du monde, l'éducation des filles reste à la traîne. Selon les rapports de l'UNESCO, dans une bonne partie de l'Afrique, il y a deux fois plus de filles non scolarisées que de garçons. Qu'elles deviennent mères de famille ou se lancent dans une profession libérale – droit, médecine ou politique –, elles doivent toujours plus fréquemment gérer des affaires financières et, de plus en plus souvent, elles jouent un rôle actif dans la société et en politique, devenant députées ou ministres. Une instruction insuffisante risque de leur interdire l'accès à de telles possibilités. Celles qui se marient au début de l'adolescence ont tendance à quitter rapidement l'école.

- Parlez de cela : Comment et pour quelles raisons voulez-vous tenter de convaincre vos pays et leurs dirigeant(e)s de donner une haute priorité à l'éducation des femmes ?

Formation continue

Il est de multiples façons d'apprendre, même pour les gens qui doivent quitter prématurément l'école pour gagner leur vie. Par exemple, on peut leur proposer des cours et des ateliers le soir ou pendant le week-end. Les gens peuvent aussi suivre chez eux

des cours par correspondance. Les possibilités offertes par Internet multiplient les capacités du télé-enseignement. Les personnes capables d'autodiscipline peuvent apprendre de manière individuelle en visitant des sites web (gratuits) qui sont des mines d'informations fiables.

- Parlez de cela : Comment pourriez-vous (vous et votre Église) convaincre certaines personnes qualifiées de proposer, en dehors des heures de travail, des cours de qualité à des gens qui travaillent ?

Signes d'espérance

Les gouvernements de certains pays en développement ont réussi à améliorer nettement le taux de scolarisation des enfants. D'autres ont recruté en grand nombre des enseignant(e)s et/ou ont supprimé les taxes de scolarité. Certain(e)s employeurs/employeuses averti(e)s offrent maintenant des primes à leurs employé(e)s pour qu'ils/elles participent à des cours et ateliers de formation continue.

« Marie a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée. » (Lc 10,42b)

Groupe village 3 : Croissance – moisson

Vivre de la grâce

Le point

- Réfléchissons quelques minutes sur ce que nous avons entendu et vu ce matin. Qu'est-ce qui, pour vous, mérite particulièrement de retenir notre attention ?

Un trésor dans des vases d'argile

L'héritage spirituel de la Réforme est une bénédiction qu'il faut affirmer et faire connaître largement. Il a de profondes implications pour la vie chrétienne. Nous ne pourrions évoquer ici que les aspects les plus essentiels.

Justifié(e)s par la grâce de Dieu

La justification par la grâce seule, au moyen de la foi seule – Ce principe central de la Réforme affirme que les croyant(e)s ne sont pas justifié(e)s auprès de Dieu par leurs propres efforts. Il n'y a rien que les êtres humains puissent faire pour devenir dignes de la sollicitude de Dieu : Dieu les aime déjà inconditionnellement. C'est la grâce de Dieu qui vient en premier, et non pas leur foi : « Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs » (Rm 5,8). Pour Luther et Calvin, c'est la conviction fondamentale de la Réforme, et la Déclaration commune à propos de la doctrine de la justification, publiée par la FLM et le Vatican, réaffirme par ailleurs cette conviction pour aujourd'hui.

C'est là une déclaration bouleversante : Dieu aime les êtres humains sans condition. Ce qu'une personne est devant Dieu n'est pas fonction de son succès. La foi n'est pas quelque chose que les croyant(e)s offrent à Dieu pour être récompensé(e)s ; c'est une main tendue dans laquelle Dieu dépose le don gratuit de la grâce.

- Parlez de cela : Chaque matin, en se lavant le visage, Luther se répétait : « Je suis baptisé ! » Comment réagir aux pressions exercées par une société qui juge les gens en fonction de leurs performances ?

À la fois saint et pécheur

Étroitement associée à cette confession fondamentale, il y en a une autre : chaque croyant, homme ou femme, est « à la fois saint et pécheur ». Le croyant, homme ou femme, est saint en Christ, mais il continue aussi à être pécheur – il n'est pas quelquefois l'un et quelquefois l'autre, mais toujours les deux à la fois. Donnée par Dieu, la dignité de la personne croyante n'est pas remise en cause par sa faiblesse humaine. Tous ceux et celles qui croient sont membres d'une humanité brisée ; nul(le) n'est parfait(e). En chacun(e) de nous, il y a une part mauvaise. Paul lui-même se plaignait que, tout en désirant faire le bien, il était porté au mal (Rm 7,15b-21). En ce sens, tout(e) croyant(e) peut être honnête avec lui-même/elle-même et avec les autres : Dieu nous

accepte tel(le)s que nous sommes – et on peut donc s'accepter soi-même aussi sur cette base. Chacun(e) peut se fixer des objectifs élevés sans craindre l'échec. Aucun(e) croyant(e) ni aucune Église n'a besoin de prétendre être parfait(e). Tous et toutes sont toujours en chemin.

- Parlez de cela : Souvent, les gens ont du mal à croire qu'on puisse les aimer. Comment la conviction que Dieu vous aime tel(le) que vous êtes affecte-t-elle la perception que vous avez de vous-même ?

La foi et les œuvres

Les luthérien(ne)s sont à juste titre méfiant(e)s lorsqu'on présente les « bonnes œuvres » comme s'il s'agissait de conditions nécessaires pour recevoir l'amour de Dieu. Il n'en demeure pas moins que la justification se traduit effectivement par quelque chose ; ce serait avoir une triste opinion de la puissance du Christ si ce n'était pas le cas. En fait, les luthérien(ne)s mettent bien l'accent sur les « bonnes œuvres ». La Confession d'Augsbourg affirme (article 6) « ... que cette foi doit produire de bons fruits et que c'est à cause de la volonté de Dieu qu'il faut faire les bonnes œuvres qu'il a commandées, et non afin que nous croyions qu'au moyen de ces œuvres nous méritons la justification devant Dieu. » (La foi des Églises luthériennes, Éd. du Cerf/Labor et Fides, Textes édités par André Birmelé et Marc Lienhard, La Confession d'Augsbourg, article VI, p. 44. Pour le texte anglais original : Kolb-Wengert, p. 41) Une telle action est une réponse joyeuse, inspirée par l'Esprit Saint, qui distribue ses dons comme il le veut.

- Parlez de cela : Comment les luthérien(ne)s peuvent-ils/elles affirmer plus vigoureusement encore que l'action sociale est un prolongement naturel de la foi plutôt qu'une condition pour gagner la faveur de Dieu ?

La vie nouvelle

Paul (Rm 8,1-17) présente la vie nouvelle des chrétien(ne)s comme une vie qui est soumise non pas à la loi mais à l'Esprit, source de vie, qui

habite en eux/elles. Pour cette raison, les croyant(e)s peuvent plaire à Dieu (8,8-9) non pas pour des raisons égoïstes, mais parce que c'est une partie intégrante et une expression de la vie nouvelle animée par Dieu et axée sur le bien-être des frères et sœurs dans le monde entier. Paul reconnaît franchement que tout ce qui peut être fait de bien par son intermédiaire, ce n'est pas à lui qu'il faut l'attribuer – mais à « Christ qui est en moi ».

- Parlez de cela : Comment les croyant(e)s peuvent-ils/elles être sûr(e)s que leurs actions ne sont pas inspirées par des motifs égoïstes ? Doivent-ils en avoir la certitude ? Sinon, pourquoi pas ?

Groupe village 4 : Transformer ce qui a été moissonné

Le point

- Réfléchissons quelques minutes sur ce que nous avons entendu et vu ce matin. Qu'est-ce qui, pour vous, mérite particulièrement de retenir notre attention ?

Un monde en mouvement

La migration est un phénomène aussi ancien que l'humanité elle-même. Après leur libération, lors de l'Exode, les Israélites s'établirent sur une terre nouvelle, provoquant le déplacement de certain(e)s de ses habitant(e)s. Plus tard, beaucoup de leurs descendant(e)s furent exilé(e)s à Babylone. Plus récemment, le « nouveau monde » a attiré en très grand nombre des colons européens, hommes et femmes, qui ont déplacé – et parfois éliminé – les sociétés autochtones et ont importé (et asservi) les travailleurs/travailleuses dont ils/elles avaient grand besoin.

À l'heure actuelle, nous assistons au début de ce qui pourrait être le plus important mouvement de population que le monde ait jamais connu. Dans son rapport de 2005, la Commission

mondiale sur la migration internationale indique que le taux de migration internationale a doublé au cours des 30 dernières années. Il semblerait qu'il y ait plus de 30 millions de « sans-papiers ».

- Parlez de l'histoire des migrations dans votre région. Comment les phénomènes de migration ont-ils, par le passé, changé votre pays – pour le meilleur ou pour le pire ?

Des raisons d'émigrer

Si les gens émigrent, c'est en général qu'ils y sont contraints pour différentes raisons. Aujourd'hui, les gens émigrent pour échapper à des catastrophes naturelles dues au changement climatique (élévation du niveau des mers, etc.) ou à des régimes totalitaires qui violent les droits humains. D'autres personnes sont menacées par des conflits armés ou sont persécutées pour des raisons ethniques ou religieuses. D'autres encore ne peuvent plus supporter la corruption et la criminalité généralisées dans leur pays. Beaucoup se laissent tenter par les fausses promesses de trafiquant(e)s. Beaucoup vont chercher ailleurs de meilleures conditions de vie.

Aujourd'hui, dans le Nord, la natalité est faible et, du fait du vieillissement de la population et du nombre insuffisant de travailleurs/travailleuses et de contribuables, l'offre de services ne répond plus à la demande. Par contre, la situation est exactement l'inverse dans les pays du Sud. Et il apparaît alors logique qu'un très grand nombre de gens tentent de passer du Sud au Nord.

Si les gens doivent émigrer, et s'ils ont le choix de leur destination, ils vont naturellement choisir un lieu où la qualité de vie sera meilleure. L'un des objectifs les plus recherchés est la possibilité de trouver un travail décent et un salaire raisonnable qui leur permette de faire des économies et d'aider leur famille restée dans leur pays d'origine. Selon un rapport de 2007 du *Council of Economic Advisors* de la Maison Blanche, aux États-Unis, les immigré(e)s latino-américain(e)s

dans ce pays envoient chez eux/elles plus de 10% de ce qu'ils/elles gagnent (USD 45 milliards en 2006).

- Parlez de cela : Dans votre région, quelles sont les principales raisons qui poussent les gens à l'émigration (ou l'immigration) ? Que faudrait-il faire pour les convaincre de rester là où ils sont ?

Les pays hôtes et leurs appréhensions

Dans les pays d'accueil, beaucoup craignent que l'arrivée en grand nombre de travailleurs et travailleuses migrant(e)s et de leurs familles ne mette gravement en danger leur culture et leur économie. S'il est possible d'intégrer sans trop de bouleversements certaines nouveautés en matière de coutumes, d'habillement, de langage, de religion, de culture et de statut économique, les gens craignent que des changements trop importants ne provoquent une rupture de l'équilibre, faisant perdre au pays d'accueil son caractère propre. Par exemple, quelles vont être les répercussions sur les systèmes d'enseignement et de santé du pays ? Comment cela va-t-il affecter la sécurité du pays ? Quelles vont être les répercussions de l'introduction de valeurs différentes sur la criminalité et sur les élections ?

- Parlez de cela : Comment faire la distinction entre, d'une part, les appréhensions légitimes et, d'autre part, les craintes infondées et les préjugés ? Les migrant(e)s et les réfugié(e)s sont-ils/elles traité(e)s très différemment et, si c'est le cas, pourquoi ?

Signes d'espérance

Lorsqu'on aide amicalement les nouveaux venus et nouvelles venues à s'installer, ceux-ci/celles-ci vont, normalement, prospérer. Les pays d'accueil découvrent souvent que les bienfaits de l'immigration compensent largement ses inconvénients. Il arrive que les migrant(e)s aient une meilleure éthique de travail et soient mieux qualifié(e)s dans leur spécialité.

➤ Question : Comment l'Église peut-elle contribuer à promouvoir l'épanouissement d'une communauté harmonieuse fondée sur une riche diversité ?

« J'étais un étranger et vous m'avez recueilli. » (Mt 25,35b)

Groupe village 5 : Rompre le pain – partager la solidarité

Que ton règne vienne : l'hospitalité eucharistique

Le point

➤ Réfléchissons quelques minutes sur ce que nous avons entendu et vu ce matin. Qu'est-ce qui, pour vous, mérite particulièrement de retenir notre attention ?

La richesse des traditions eucharistiques

Le sacrement de la sainte communion est si riche qu'aucune description particulière ne peut en épuiser le sens. Lorsqu'il en parle, le Nouveau Testament recourt à une multitude de qualificatifs. Nous ne pouvons qu'esquisser certaines des images les plus importantes qui lui sont associées.

La nouvelle alliance

Parlant de son sang dans le sacrement, Jésus évoque à plusieurs reprises le concept de l'alliance : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance » (Mc 14,24 ; Mt 26,28) ; et encore : « la nouvelle Alliance en mon sang » (Lc 22,20 ; 1 Co 11,25). Une alliance est un pacte conclu par un(e) puissant(e) qui offre à quelqu'un de moins puissant des conditions que le/la bénéficiaire trouvera trop avantageuses pour ne pas les accepter. Sans aucun doute, ce mot fait référence à la « nouvelle alliance » que Dieu a promise à Israël et à Juda (Jr 31,31-34) pour remplacer l'ancienne

alliance qu'ils avaient été incapables de respecter. Par ce nouvel accord, Dieu a promis de ne plus se souvenir de leurs péchés : « Leur faute, je n'en parle plus » (Jr 31,34). En ce sens, dans le sacrement de l'eucharistie, Dieu établit un nouveau mode de relations avec les humains : il repart à zéro, effaçant de la mémoire divine tout souvenir de leur rébellion passée.

Le pardon des péchés

Matthieu souligne (26,28) que le sang de Jésus a été versé « pour la multitude, pour le pardon des péchés ». En ce sens, l'eucharistie assure aux fidèles que, par la mort du Christ, leurs multiples fautes sont pardonnées.

La fraction du pain

Dans les Actes des apôtres, on lit que les fidèles se réunissaient chaque jour pour la « fraction du pain » (p. ex. 2,42). Manifestement, cette pratique sacramentelle avait sa source dans l'expérience vécue par les deux disciples qui un jour, tristement, avaient cheminé vers Emmaüs (Lc 24,13-35) ; Jésus les avait rejoints et, sans être reconnu, avait conversé avec eux – jusqu'au moment où ils l'avaient reconnu « à la fraction du pain » (24,35). Leur chagrin s'était changé en joie, et cela les avait poussés à retourner à Jérusalem pour annoncer la bonne nouvelle de la résurrection. Ici, le repas sacramentel fait que les disciples de Jésus se sentent en présence du Seigneur ressuscité, ce qui les pousse à la mission.

➤ Parlez de cela : Si vous considérez que participer à la sainte communion, c'est manger à la table du Seigneur ressuscité, comment cela affecte-t-il votre conception de ce sacrement ?

Service mutuel

L'Évangile selon Jean ne contient pas le récit de l'institution de la Cène. Par contre, Jean nous raconte comment Jésus a lavé les pieds de ses disciples (Jn 13,1-20), leur donnant ainsi un exemple à suivre. Ici, l'eucharistie pousse les chrétien(ne)s à devenir serveurs/servantes les un(e)s des

autres, ce qui écarte toute idée de statut social et d'exclusion.

Pain de vie

Jésus, le « pain de vie » (Jn 6,35 ; 48, cf. 6,51), dit que son corps et son sang sont une « vraie nourriture » et une « vraie boisson » (6,55), et il promet à ceux/celles qui mangeront son corps et boiront son sang qu'ils/elles ont déjà, maintenant, la vie éternelle, qu'ils/elles ne mourront jamais (6,50), qu'ils/elles vivront à jamais (6,51) et qu'ils/elles ressusciteront au dernier jour (6,54).

➤ Réflexion : Fréquemment, lorsqu'ils/elles parlaient du sacrement de l'autel, les chrétien(ne)s des premiers temps l'appelaient le remède d'immortalité. Comment Jean 6 vous aide-t-il à considérer différemment ce sacrement, la vie éternelle, la mort, la résurrection et l'immortalité ? Est-ce que jouir de la vie éternelle est ici un don réservé au temps d'après la mort ?

Un avant-goût du festin à venir

Dans le récit de l'institution que donnent les trois Évangiles synoptiques, Jésus affirme résolument : « Jamais plus je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai à nouveau dans le royaume de Dieu » (Mc 14,25 ; cf. Mt 26,29 et Lc 22,18 ; voir aussi 1 Co 11,26) ; en disant cela, il affirme en toute confiance la perspective de célébrations au delà de la mort.

➤ Parlez de cela : Quand on considère l'eucharistie comme un « avant-goût du festin à venir », comment la célébration de l'eucharistie va-t-elle s'en trouver enrichie ?

➤ Vous remarquerez que les différentes images de ce sacrement mettent en lumière différentes dimensions de l'existence humaine. Quelle est celle qui met en relief l'édification de la communauté ? Quelle est celle qui a plus spécifiquement trait au bien particulier du/de la croyant(e) ? Et celle qui enrichit la vie ici et maintenant ?



Un aliment de base

Le blé

En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance.
(Jean 12,24)

Alors que, jusqu'à récemment, le blé était la plus répandue des trois grandes cultures vivrières du monde, il est passé, en 2007, au troisième rang après le maïs et le riz.

Le blé est surtout une culture de rapport. La popularité des produits alimentaires fabriqués à base de farine de blé crée une forte demande, même dans les économies qui connaissent d'importants excédents alimentaires. La farine de blé est l'un des aliments les plus importants des cultures européenne et nord-américaine, et c'est le principal ingrédient de la plupart des pains, pâtisseries et pâtes.

En Amérique du Nord, on enlève le plus souvent le germe et le son de la farine de blé. Ce qui reste ne contient pas de fibres, et sa valeur nutritive est très faible. On y rajoute des vitamines et des minéraux, mais pas autant que ce qu'on en a ôté. La farine de blé complet a une plus forte teneur en fibres et contient beaucoup plus de minéraux et de vitamines.

L'histoire de la farine fait partie de l'histoire de l'humanité. Le blé sauvage fut domestiqué dans le Croissant Fertile, au Moyen-Orient, il y a environ 10 000 ans ; la culture du blé a atteint l'Égée vers 8500 av. J. C. et le sous-continent indien vers 6000 av. J. C. Le blé est arrivé en Éthiopie, en Grande-Bretagne, en Irlande et en Espagne il y a 5000 ans, et des missions espagnoles l'ont apporté en Amérique du Nord au 16^e siècle.

La nature primordiale du blé lui a donné un sens symbolique dans la mythologie et la religion. Il est considéré comme le fruit de la terre, un don de vie, un don des dieux, et il est associé à la pureté, à l'alliance et à la bénédiction.